

pareille faute à vos yeux et aux miens ? »

Quoi qu'il en soit, cette faute, qui aurait eu des conséquences si graves sans le secours du médecin, se trouva bientôt réparée par un mouvement de hausse qui se fit en effet sentir dans le prix des cuirs, mais qui n'arriva que quelques jours après l'époque pour laquelle Émile l'avait prévue. Alors, il put réaliser le prix des marchandises qu'il avait achetées et gardées en magasin, et il remboursa à monsieur Delloye la somme considérable que ce généreux ami lui avait si gracieusement prêtée.

Un soir, comme le digne homme venait de reporter les fonds au notaire, qui les reçut en disant :

« Je vous l'avais bien dit, docteur, que vous me les rapporteriez avant six mois. »

Et qu'il s'en retournait à son logis, il fut tout surpris de trouver un homme proprement vêtu, qui l'attendait devant la porte, l'accosta d'un air de connaissance, et le salua comme on salue une personne qui ne nous est point étrangère.

« Bonjour, monsieur le docteur ; je viens, comme vous me l'avez permis, vous faire mes adieux. »

Le médecin le regardait avec surprise.

« Vous ne me reconnaissez point, n'est-il pas vrai ? C'est que depuis le temps où vous m'avez vu j'ai un peu changé de toilette ; ma longue barbe est rasée ; mes guenilles ont fait place à une bonne veste, et au lieu de mauvaises savates, j'ai aux pieds une bonne paire de gros et forts souliers ; puis j'ai encore mieux que tout cela, le contentement de moi-même, et quinze francs dans ma poche. »

— Qui donc êtes-vous, mon ami ? demanda monsieur Delloye.

— Vous oubliez donc bien vite vos bons conseils et vos généreuses aumônes ? répartit l'inconnu. Je suis le mendiant que vous avez rencontré sur le bord d'un fossé, dans l'allée de Fénélon, et je viens vous remercier, car vous m'avez porté bonheur depuis que je suis vos conseils.

— Vraiment ? D'abord tu travailles...

— Oui, monsieur... S'il faut tout vous avouer, quand vous m'avez donné les dix francs, je me suis senti la tentation d'aller les dépenser au cabaret, et je me mis en chemin pour cela ; car depuis ma sortie de l'hôpital, j'avais contracté l'habitude de l'oisiveté et de l'ivrognerie. Mais, malgré moi, vos paroles tintaient à mon oreille, et ne pouvaient s'éloigner de ma mémoire ; il me semblait que ne point employer cet argent selon votre intention, c'était vous voler, c'était commettre une action plus mauvaise encore. Après une lutte

entre ces bonnes pensées et mes mauvaises habitudes, les bonnes pensées l'emportèrent. Au lieu d'entrer dans un cabaret, j'achetai chez un boulanger un pain, et à une marchande voisine un peu de fromage ; je fis un bon repas, ensuite j'allai me coucher sur un banc de pierre voisin, où je dormis comme un roi.

« Le lendemain matin j'étais si content et si fier de cette première victoire remportée sur moi-même, que je n'eus point de cesse avant de m'être procuré la hotte et le crochet dont vous m'avez parlé. Le hasard me fit trouver une vieille cloyère d'huîtres qui fit mon affaire, quant à la hotte, le crochet me coûta deux sous. Je me mis aussitôt à la besogne ; avant trois heures ma hotte était pleine, et l'on me donna cinq sous de ce qu'elle contenait. Je la remplis une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième ; la journée fut si bonne, que le soir je me trouvais en possession de vingt sous gagnés par moi. »

« Je continuai cela pendant toute une semaine... Ne voilà-t-il pas qu'un matin, en ramassant des chiffons aux alentours de la poste aux chevaux, je trouve un portefeuille ! — je le ramasse, je l'ouvre !... dix mille francs en billets de banque !... Un nuage passa sur mes yeux et mes genoux se déroberent sous moi. Vous dire toutes les pensées qui se succédèrent dans mon esprit, durant une ou deux minutes, ne me serait pas possible ; mais Dieu me fit la grâce de sortir honnête homme de cette épreuve, et je me rendis aussitôt chez le commissaire de police, à qui je remis le portefeuille. »

« Ce dépôt fait, je m'en allai sans même lui donner mon nom, car ce portefeuille semblait me brûler les mains, tant qu'il fut en ma possession ; et je me sentais si léger et si content de m'en être débarrassé, que je ne demandais pas autre chose. Le lendemain, monsieur le commissaire de police me rencontra, vint à moi, et me reconnut : »

« N'est-ce pas vous, me dit-il, qui m'avez rapporté hier un portefeuille ? »

— Oui, monsieur le commissaire.

— Pourquoi vous êtes-vous en allé si vite, et sans me donner votre nom ?

— Le nom du propriétaire du portefeuille pouvait vous être nécessaire, mais non pas le mien, lui fis-je. »

« Cela le fit rire, et il me répondit :

— Je vois que tu es un garçon d'esprit comme tu es un honnête homme : passe dans une heure, à mon bureau. »

« Fort enchanté des compliments de monsieur le commissaire, je fus exact au rendez-vous. Je trouvai dans le bureau un gros monsieur de bonne mine, qui me dit :

— C'est donc vous, mon garçon, qui

avez trouvé mon portefeuille ?

— Oui, monsieur, si le portefeuille que je vois là est le vôtre.

— Pourquoi ne l'as-tu pas gardé ? la somme était assez tentante.

— Parce qu'il n'était point à moi. J'ai renoncé depuis huit jours à être un mendiant, ce n'est point pour devenir un voleur. »

« Là-dessus je lui contai mon histoire, votre rencontre, les bons conseils que vous m'aviez donnés, et les petites sommes que j'avais gagnées depuis ce temps. »

« Le gros monsieur m'interrompit, et me regardait dans le blanc des yeux, comme s'il eût voulu lire au fond de mon cœur :

— Écoute-moi, mon garçon, me dit-il ; j'ai besoin d'un homme sûr ; si tu sais lire et écrire, je te prends à mon service. »

— Je ne veux point être domestique, repartis-je.

— Tu ne le seras point non plus ; voyons, une place de garçon de caisse te sourit-elle ?

— Vraiment oui, monsieur.

— Te sens-tu capable de la remplir ?

— J'ai été caporal dans mon régiment, et je faisais presque toute la besogne du sergent-major.

— Eh bien ! voici cent francs ; laisse là ta hotte et ton crochet ; monsieur le commissaire de police les donnera au premier mendiant qui sera tenté d'imiter ton noble exemple. Achète-toi des habits convenables, va prendre congé de l'honnête homme qui t'a donné de si bons conseils et qui t'a mis dans la voie du travail et de la probité ; puis ensuite tu viendras me rejoindre et nous partirons ensemble pour Paris, où je retournais quand la perte de mon portefeuille m'a forcé de séjourner ici depuis hier.

« J'ai obéi, monsieur, je me suis fait beau, comme vous voyez ; puis je suis venu vous remercier, vous conter tous les événements heureux qui me sont survenus et vous faire mes adieux. »

Monsieur Delloye tendit affectueusement la main au brave jeune homme dont les yeux se remplirent de larmes.

« Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi, monsieur s'écria-t-il ! Jamais je n'oublierai que je vous dois d'être sorti de l'abîme dans lequel j'allais tomber. Soyez bien sûr que François Muller se conduira toujours comme un honnête homme, et que s'il lui venait une mauvaise pensée, votre souvenir suffirait pour l'empêcher d'y succomber. Adieu, monsieur, adieu. »

*A continuer.*